

RUSSIE-NEI

CHALLENGING AMERICA'S GLOBAL PREEMINENCE: RUSSIA'S QUEST FOR MULTIPOLARITY

Thomas Ambrosio
Hampshire, Ashgate Publishing,
2005, 196 pages

Thomas Ambrosio, professeur associé de science politique à l'Université du Dakota-Sud, analyse les ambitions de la politique étrangère russe depuis la fin de la guerre froide. Entretien une vision « messianique » de son rôle, la Russie poursuivrait un rêve de grandeur géopolitique auquel, malgré la dissolution de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS), elle n'aurait pas renoncé. Elle oscillerait ainsi entre une volonté de défier la puissance américaine et une tentation de *bandwagoning*, c'est-à-dire de « prendre le train en marche », en vue d'une intégration normalisée à la communauté internationale. La Russie d'aujourd'hui se heurte, par conséquent, au dilemme suivant : choisir l'opposition à la puissance américaine comme jadis ou, au contraire, s'adapter au modèle que cette dernière propose au monde afin de « moderniser » le pays. Discutable, la thèse d'Ambrosio a le mérite de la clarté : Vladimir Poutine aurait, au début de son second mandat, opté pour la première de ces options.

Sans être au départ un spécialiste de la Russie et de sa politique

étrangère, Th. Ambrosio parvient à prendre en compte les multiples facettes de ce dilemme. Solide et informé, son livre évite le piège de la narration chronologique, ou de la division systématique par zones géographiques.

La lutte pour le pouvoir, par exemple, entre les courants nationaliste, slaviste, néo-impérialiste ou démocrate au cours des années 1990 est décrite avec beaucoup de précision. L'auteur revient, à juste titre, sur l'importance géopolitique accordée par les autorités russes à l'expansion de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) et de l'Union européenne (UE), au bombardement des « frères slaves » de Serbie, à l'émergence de la Chine, ou encore à la guerre en Irak et au dossier iranien. Il revient également dans le détail sur les débats conceptuels dans lesquels se sont impliqués, tour à tour, Boris Eltsine, Andreï Kozyrev, Evgueni Primakov, Igor et Sergueï Ivanov et bien sûr Vladimir Poutine. Cette analyse constitue, à n'en pas douter, le point fort du livre.

En revanche, les développements consacrés à la volonté de concurrencer la puissance américaine sont moins convaincants. En effet, en se concentrant sur les aspects géopolitiques et militaires de la relation Russie/États-Unis, Th. Ambrosio omet les autres formes de puissance. La Russie ne peut plus prétendre rivaliser avec les États-Unis et œuvrer à un monde multipolaire par le biais de sa puissance militaire.

Elle doit, par exemple, trouver les moyens de financer les infrastructures nécessaires à l'exploitation de son potentiel énergétique, ce qui lui permettrait de retrouver une dimension globale mais aussi de modifier son rapport aux États-Unis, qui demeureront sans doute le principal consommateur d'énergie dans les années à venir.

Très utile introduction à la politique étrangère russe, *Challenging America* convainc donc moins par sa thèse centrale, dans la mesure où elle limite la définition de la puissance. Or, précisément, la puissance américaine s'exprime dans tous les domaines, ce qui contraint ses concurrents à démultiplier leurs efforts. Avec un *soft power* limité, une économie de troisième rang, des capacités technologiques en baisse et un déclin démographique préoccupant, la Russie a beaucoup à faire encore avant d'être en mesure de rivaliser avec les États-Unis. Il est d'autant plus dommage que ce livre ignore ces déficits alors que la Russie s'apprête à présider son premier Sommet du G8, haut lieu du type de gouvernance multilatérale qu'elle recherche.

Adrian Dellecker

**ANATOMIÂ ROSSIJSKOJ ELITY
(« L'ANATOMIE DE L'ÉLITE RUSSE »)**

Olga Krychtanovskaya
Moscou, Zakharov, 2005,
384 pages

Ce livre, très informé, synthétise quinze ans de recherches d'une

sociologue russe, directrice du Centre d'études des élites à l'Institut de sociologie de l'Académie des sciences.

L'originalité de l'ouvrage consiste à proposer une analyse de l'élite soviétique/russe sur la durée, de Léonid Brejnev à Vladimir Poutine. Deux mécanismes sont démontrés : celui de l'incorporation aux élites (chapitre 2) et celui de l'« excorporation » (chapitre 3). Cette dernière est aussi importante car la mauvaise gestion des fins de carrière peut représenter une menace potentielle pour le pouvoir en place. En ce qui concerne ces deux mécanismes, les périodes de Mikhaïl Gorbatchev et de Boris Eltsine représentent une nette rupture par rapport à l'ère Brejnev : le besoin de remplacer rapidement l'ancienne *nomenklatura* a jeté les élites dans une sorte de « hachoir ». Parallèlement, les élections permettant une véritable alternance ont provisoirement favorisé l'arrivée de représentants de la société civile, renouvelant presque de moitié la composition des élites. La faiblesse politique du président Eltsine génère cependant l'apparition de clans multiples, les luttes d'influence débouchant sur la fragmentation du pouvoir et sa délégitimation.

En revanche, la politique des cadres de V. Poutine renoue avec certaines traditions de l'époque soviétique, familières à la plus grande part de l'élite, prête à offrir sa loyauté contre la stabilité et le renforcement de ses prérogatives. Une autre particula-

rité du recrutement des élites sous V. Poutine est l'arrivée massive des militaires et des anciens des services spéciaux à tous les niveaux du pouvoir (entre 10 et 70 %, selon les échelons). Cet aspect est le point fort de la démonstration d'O. Krychtanovskaya, qui souligne l'émergence d'une « militocratie », danger potentiel puisqu'il s'agit d'un milieu habitué à des méthodes de gestion non démocratiques, qu'il peut être tenté de transposer au reste de la société.

Après la période Eltsine de « polyarchie chaotique », le processus de modernisation des hautes sphères de l'État (chapitre 4) vise à neutraliser tous les autres centres du pouvoir, aussi bien dans les régions (nomination de représentants plénipotentiaires à la tête des sept districts fédéraux, des gouverneurs, etc.) qu'au niveau du pouvoir législatif (instrumentalisation stricte des partis au service de résultats électoraux ponctuels, réforme du Conseil de la Fédération).

En ce qui concerne les élites économiques (chapitre 5), elles sont issues dans leur majorité (61 % des entrepreneurs actuels) des milieux de la *nomenklatura* soviétique et des *komsomol* (« jeunesses communistes »). La Russie fait partie des sociétés où l'appartenance au cercle du pouvoir conditionne l'accès à la richesse économique – et non l'inverse ; de fait, le partage des richesses publiques a précédé la « privatisation » officielle. Aujourd'hui, on assiste à une reprise

de la maîtrise des entreprises les plus importantes par l'État, par les biais de conseils d'administration contrôlés par des hauts fonctionnaires. Depuis l'affaire Ioukos, les oligarques ont saisi le changement, et se gardent de s'immiscer directement dans la vie politique.

Au fond, explique l'auteur, il n'y a pas eu de véritable renouvellement des élites politiques. La nouvelle élite russe n'est rien d'autre que l'ancienne élite soviétique, qui cherche à appliquer les méthodes de gestion et de contrôle qu'elle connaît. L'évolution de l'ancienne *nomenklatura* totalitaire ne va donc pas dans le sens d'une libéralisation démocratique. Elle tend plutôt au développement d'une sorte de *nomenklatura* libérale, qui cherche à concilier pouvoir politique autoritaire et économie de marché. En quinze ans, en termes de démocratisation, la Russie aurait ainsi fait deux pas en avant et un pas en arrière.

Ce livre constitue un précieux outil d'explication de l'évolution de la Russie qui, pourtant, ne se résume pas à son élite politique. D'autres acteurs, au sein de la société civile, les associations, les mouvements sociaux – certes, encore faibles en Russie – jouent aussi un rôle, qu'on aurait parfois tendance à oublier en lisant cet ouvrage passionnant.

Tatiana Kastouéva-Jean